

**Zeitschrift:** Gazette musicale de la Suisse romande  
**Herausgeber:** Adolphe Henn  
**Band:** 2 (1895)  
**Heft:** 9

**Rubrik:** Correspondances

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

quoi qu'il en soit, compte une belle exécution de plus dans ses annales.

Le *Printemps* de Gade donnait une autre note, mais franche, en plein air, avec une joie plus près de nous par nature. Mais il est fâcheux que les ténors imposent leurs phrases avec tant de rudesse. Cette peinture par taches de couleur est fatigante ; elle nuit à l'ensemble. Le directeur du reste a cette tendance regrettable : il fait souvent ressortir avec trop d'insistance, tel thème ou tel motif qui n'a pas besoin de tant de relief. Gade a un peu souffert de ces exagérations de la ligne au détriment de l'harmonie générale.

Le *Psaume XXIII* de Schubert est peut-être ce qui a charmé le plus complètement, en partie par son timbre particulier ; les voix de femmes se font entendre si rarement à elles seules chez nous ! Mais là encore nous signalons un léger élément de trouble : la traduction, malgré ses mérites, n'est plus l'équivalent du texte connu de la Bible. Il eût mieux valu, pour mettre l'auditeur dans la vraie situation, lui faire lire dans le programme le Psaume en français, tandis que le chœur eût chanté simplement l'original. Cela se fait ailleurs.

Quant à l'orchestre, il a donné les *Préludes* de Liszt — compliqués, abstraits ou presque vulgaires vers la fin : étrange musique, mais imitative admirablement ; enfin, la *Plainte d'Ingeborg*, de Hofmann ; voilà une douleur très compliquée : ce n'était pourtant pas une « âme moderne » ? Il semble que ce fragment de symphonie perde à être distraint de son contexte.

C'est donc, en somme, une belle conquête sur le public. *Sainte-Cécile* en partira avec plus de brio que jamais, ce qui n'est pas peu dire. Nous ferons cependant remarquer que le premier programme, considéré par plusieurs comme indiquant les tendances nouvelles de la Société, ne renferme aucune œuvre des maîtres anciens. Espérons que cette exclusion ne sera pas définitive. Le public d'abord en a besoin, s'il veut se maintenir à la hauteur de la musique moderne qu'on lui donne avec tant d'abondance ; la société *Sainte-Cécile* elle-même en profitera, car elle aussi a besoin d'étudier les chefs-d'œuvres d'autres époques, afin de grandir encore : c'est son but comme notre désir.

MR.



## CORRESPONDANCES



HAUX-D-FONDS. — Nous avons eu, le 28 mars, notre second concert d'bonnement, dont je vous avais parlé d'avance.

Le *Frithjof* de Max Bruch, qui en formait la partie principale, a été exécuté par la *Concordia* de manière tout à fait satisfaisante. Sous la direction intelligente et artistique de M. Max Grundig, elle avait préparé l'étude de cette œuvre avec un soin et une persévérance dignes de l'œuvre elle-même, aussi le chœur était-il arrivé à des résultats de précision, de fondu et de force vraiment beaux. Les chanteurs eux-mêmes, jusqu'ici peu habitués à de grande musique, s'étaient laissés gagner par le profond sentiment qui vibre dans toute la partition. Ils ont été, au concert, légèrement déroutés par l'accompagnement d'orchestre, tout à fait neuf pour eux, mais ils s'en sont néanmoins tirés tout à leur honneur.

L'orchestre de Berne, notamment renforcé d'artistes de Neuchâtel et de la Chaux-de-Fonds, et agrémenté du bienveillant concours de M<sup>le</sup> F., de Lausanne, pour la harpe, a été satisfaisant dans son difficile accompagnement.

Comme solistes, la société avait engagé M. Wassermann, de Bâle, et M<sup>le</sup> Anna Triebel, en ce moment à l'Opéra de Bâle. Cette artiste, un superbe soprano lyrique, a eu un succès aussi vif que légitime. Les deux artistes avaient, dans la première partie, M<sup>le</sup> Triebel, le grand air du *Freyschütz*, et M. Wassermann des « lieder » divers.

L'orchestre a joué l'ouverture *Echos d'Ossian* et deux airs de ballet des *Feramors*. Pour ces deux numéros, M. Pantillon, directeur de nos concerts, avait bien voulu céder le bâton à M. Max Grundig, auquel inc combait la direction de *Frithjof*.

La Société de musique a de nouveau « bu un gros bouillon financier » à l'occasion de ce concert, mais le public en a été si satisfait que j'espère, ou plutôt que je crois le nombre de ses auditeurs futurs toujours plus assuré.

\* \* \*

Si personne d'autre ne vous en parle, vous me permettrez de vous dire encore qu'à un concert donné au Locle le mardi 9 courant, par le *Chœur mixte* de l'Eglise nationale, cette société a chanté

une *Invocation* de M. Georges Pantillon, pour chœur mixte, solo de soprano, accompagnement de quatuor, violon solo et orgue. Cette œuvre avait été déjà exécutée au culte de l'Eglise indépendante de notre ville, en automne dernier ; elle est pleine de souffle, d'inspiration vraiment religieuse. Elle a obtenu au Locle un succès du meilleur aloi, et je crois bien faire en la recommandant à l'attention des sociétés romandes.

ED. B.



 OPENHAGUE. — L'Opéra vient de faire une reprise qui marquera dans les annales artistiques aussi bien que dans la carrière du jeune et distingué compositeur danois, Auguste Enna. On était depuis longtemps fixé sur son talent, mais une sourde hostilité s'était établie contre lui, et ses œuvres restaient méconnues. Son opéra, *Les sorcières*, le plaçait déjà au niveau des grands compositeurs ; l'ouvrage qui vient de faire éclater sa personnalité, *Cléopâtre*, le met hors d'atteinte de la critique. La place me manque pour en faire une étude détaillée, constatons simplement le succès énorme, indiscutable que cet ouvrage vient de remporter ici. Autant on l'a acclamé à la reprise. Auguste Enna peut être placé côté à côté avec Brahms et Wagner par la grandeur et la chaleur de son orchestration ; aucune mesquinerie, aucun remplissage ne viennent désillusionner l'auditeur charmé par la sincérité de l'œuvre. La pièce fouillée jusque dans ses plus petits détails a trouvé dans la grande cantatrice norvégienne, Mme Guldbransen, une interprète de Cléopâtre parfaite. La direction a profité du passage de la cantatrice à Copenhague pour donner *Aida*. Les acteurs ordinairement sobres de gestes et de voix ont, entraînés par Mme Guldbransen, donné une interprétation particulièrement colorée de l'œuvre si chaude de Verdi. Il suffit de dire que Johan Svendsen conduisait le tout, pour comprendre l'éclat donné à ces différents ouvrages.

L'hiver exceptionnellement long a prolongé la durée des concerts. Concerts surtout locaux ; peu d'étrangers. Nous avons eu le jeune violoniste Marteau, absolument remarquable, abordant tout le répertoire du violon ; le petit pianiste Koczalski, étourdissant et faisant prévoir un brillant avenir pour peu qu'on ne le traîne pas trop à travers le monde ; le violoncelliste Bramsen, un Danois, qui compte comme le meilleur élève de Klengel. La *Caeciliaforeningen* a donné à son concert les

deux premiers actes d'*Orphée*. L'interprétation insuffisante a plongé l'ouvrage de Gluck dans une indifférence générale ; l'ouvrage, quoique, se présentant mieux que tout autre à être donné au concert, y perd pourtant beaucoup. Si d'un côté on saisit mieux la simplicité et le fini de l'œuvre qu'au théâtre, d'un autre côté la monotonie résultant de la manière uniforme dont la pièce est composée s'accentue davantage.

La société de musique de chambre a exécuté dernièrement un quatuor d'un compositeur danois, déjà favorablement connu par une symphonie présentée par Johan Svendsen, Carl Nielsen. Auteur de nombreuses pièces, il se lance dans une voie qui lui réussit parfois, mais qui, comme son dernier quatuor le prouve, n'est pas toujours aisée. Il développe ses thèmes remarquables par des moyens dangereux pour des mains peu expérimentées ; aussi la confusion en résulte la plupart du temps dans le quatuor dont je parle. Le premier ouvrage du même genre de Carl Nielsen était empreint de cette teinte un peu mélancolique qui caractérise Grieg, et avait charmé les nombreux admirateurs du jeune compositeur danois. À part les trois concerts philharmoniques, dont le prochain et dernier de la saison promet la neuvième symphonie et comme soliste lady Hallé, de son nom d'artiste, Normann Neruda, nous avons eu cet hiver deux sociétés de concerts populaires qui se sont mangées l'une l'autre. Donnant leur concert le même jour et à la même heure, le public divisé était naturellement restreint. Les programmes étaient composés de manière à satisfaire tous les goûts et les ambitions locales de nombreux solistes. — On se prépare à célébrer dignement le quatre-vingt-dixième anniversaire de Johan-Peter-Emile Hartmann. Ses compositions souvent de grande valeur, sont innombrables, il a abordé tous les genres avec le même succès. Né à Copenhague le 14 mai 1805, Hartmann peut revendiquer le titre de doyen des compositeurs de l'Europe entière. Les fêtes auront lieu en mai et prendront un caractère populaire. Toutes les sociétés le célébreront et partout des réjouissances seront données en son honneur.

Parmi les nombreux concerts de Pâques, citons celui donné à l'église Notre-Dame par les artistes de l'Opéra. Au programme la *Messe solennelle* de Gounod, qui n'a pas réussi à réunir les suffrages du public, quoique les interprètes et particulièrement les chœurs aient été en tous points excellents.

FRANK CHOISY.



**D**ONDRES. — Le festival Bach, qui a eu lieu dans la première semaine d'avril, est l'événement musical de la saison actuelle. Parmi les nombreuses sociétés chorales de la Grande-Bretagne, le *Bach Choir*, fondé en 1876, est peut-être la plus importante. L'extrait suivant des statuts de cette société musicale montre qu'elle n'est pas obligée de n'exécuter exclusivement que les œuvres du grand compositeur allemand : « La Société prend le nom de *Bach Choir*, (en commémoration de la première audition en Angleterre de la Messe en *si mineur* de Jean-Sébastien Bach); elle a pour but l'étude et l'exécution des œuvres chorales renommées de diverses écoles. »

Fidèle à cette règle éclectique, le *Bach Choir* a fait connaître des œuvres de toutes sortes, allant des vieux compositeurs contrapuntistes du xvi<sup>e</sup> siècle jusqu'aux compositeurs les plus modernes. Le Dr Villiers Stanford en est l'éminent directeur.

Cette année, cependant, on n'a donné que du Bach. Le festival a consisté en une série de trois auditions. Les œuvres chorales ont été rendues dans la langue originale et cela n'a pas empêché la grande et belle salle de *Queen's Hall* d'être bondée de fervents, que dis-je, de religieux auditeurs. Le premier jour on a donné la *Passion selon saint Matthieu*; le deuxième jour un programme varié avait été composé avec les cantates religieuses : *Wachet auf; O Ewigkeit du Donnerwort*; un motet à huit parties, *Now shall the grace*; le brillant concerto pour trois pianos, splendidelement rendu par Miss Fanny Davies, Miss Zimmerman et Mr. Borwick; le concerto en *la mineur* et la sonate en *sol mineur* pour violon seul, magistralement interprétés par Joachim, à la grande satisfaction d'un public enthousiaste. Le troisième jour a été rempli par la grande *Messe en si mineur*; les chœurs se ressentaient de la fatigue éprouvée dans les deux auditions précédentes.

En somme, bien que les admirateurs du grand Sébastien n'aient pas été enthousiasmés par l'exécution de cette année, elle n'a pas été mauvaise, loin de là. Il est toujours fort difficile, sinon impossible, de satisfaire complètement les fervents d'un grand compositeur. La raison en est qu'il entre toujours plus ou moins de fanatisme dans leur admiration et qu'ils s'imaginent que la musique qu'ils idolâtrent produit plus d'effet qu'elle n'en produit réellement. Ces enthousiastes oublient que dans la composition et dans l'exécution d'une œuvre qui dure quatre heures, il est physiquement impossible soit au compositeur,

fût-il le plus grand, soit à l'exécutant de se tenir toujours à la même hauteur.

\* \* \*

Le dernier concert de la « Société Philharmonique » qui a eu lieu récemment à *Queen's Hall* avait attiré une foule immense, car le programme portait le nom de Patti. La célèbre diva a chanté *Una voce, Voi che sapete* et l'inévitable *Home, sweet Home*. Tout ressassés que soient ces trois morceaux, aux rythmes si différents, le simple et ineffable plaisir d'entendre cette voix encore si sûre, si pure, si maîtresse d'elle-même est un régal de premier ordre. On admire la voix bien plus que la musique qu'elle interprète, et c'est un plaisir si rare que d'entendre une belle voix de femme, impeccable dans le haut registre, qu'on s'y laisse aller sans remords.

\* \* \*

L'opérette bouffe, intitulée *Dandy Dick Whittington*, que l'on joue avec succès à l'*Avenue Theatre*, est due à la collaboration du librettiste G.-R. Sims et du compositeur belge Yvan Caryll. Le livret est vif, mouvementé, spirituel, fourmille de mots drôles et de satiriques couplets. La partitionnette est agréable, pas vulgaire ; elle contient d'excellents morceaux. Les chœurs surtout sont très bien venus. Plusieurs mélodies cependant étaient évidemment écrites trop bas pour les interprètes.

JULES MAGNY.



**P**ARIS. — A l'Opéra-Comique, *La Vivandière* s'annonce comme un succès véritable de franche allure.

Pauvre destinée que la nôtre ! La fatalité a de ces méchantes surprises, de ces cruautés vraiment raffinées. L'artiste créateur, l'homme de génie se voit incompris, repoussé, les autres sont le plus souvent dédaignés sans raison, victimes de préférences injustifiées et injustes. Celui-là peut croire encore aux revanches futures, ceux-ci passent leur vie dans la morne désespérance, poursuivant ce qui leur échappe sans cesse, et quand le succès vient, il est trop tard. C'est toujours la mauvaise fée qui triomphe, c'est toujours cette guerre entre l'artiste et le public qui ne se rend que lorsqu'il n'a plus rien à craindre de son vainqueur. En art, le « qu'il mourût » est aussi nécessaire qu'aux héros d'une tragédie.

Certes, dans le *Dante*, et dans *Jocelyn* particulièrement, il y avait incomparablement plus d'art et de valeur musicale que dans *La Vivandière*, on s'est détourné indifférent : aujourd'hui que l'auteur n'est plus là, que la tombe s'est ouverte prématurément, on acclame une œuvre qui pourrait être signée d'un nom quelconque et qui convient plus au répertoire des Folies-Dramatiques qu'à celui de l'Opéra-Comique. Si Benjamin Godard eût vécu, les objections et les critiques n'eussent pas manqué et le succès eût été contesté. O public, celui qui brigue tes bravos, perd son temps et sa peine ; qu'il se moque de toi, s'il veut tes applaudissements, et que tu ne sois jamais son but s'il est assez courageux et assez grand pour les dédaigner.

Quelques mots suffiront pour expliquer l'intrigue de *La Vivandière*. L'action se passe aux derniers jours de l'insurrection de la Vendée. Le fils d'un gentilhomme vendéen, à la suite d'une discussion avec son père qui s'oppose à son mariage avec une orpheline sans fortune et sans naissance, s'est enrôlé parmi les Bleus ; la jeune fille, chassée du château, a été emmenée par les soldats, confiée aux soins de Marion la vivandière. Les hasards de la guerre mettent en présence le père et le fils, mais Marion, apprenant que le marquis est à la tête des insurgés, obtient que le fils ne participera pas à l'assaut, qu'il sera chargé d'une mission, et quand le père est prisonnier, c'est Marion qui le fait évader, risquant sa tête, car elle avoue crânement son crime. Heureusement, un décret de la Convention vient proclamer l'amnistie, et la courageuse Marion n'aura pas à expier une faute dont la pitié pour ces deux amoureux a été le seul mobile. Comme dans les livrets d'opérette, ce côté mélodramatique de la pièce reste au second plan, et les auteurs ont voulu nous présenter surtout une succession d'épisodes de la vie militaire, sous la première République. Roulements de tambours, appels de clairons et de fifres, vieux refrains, joyeuses « fricassées » après la victoire, tout ce joli côté de la guerre fait un ensemble agréable, déjà connu du public et d'un effet certain. La partition de Benjamin Godard est sans originalité, mais d'une écriture alerte et de vive allure. C'est de la musique aimable, sans prétention, participant à l'ancien opéra-comique et à l'opérette, comme dans le *Viens avec nous, petit*, que chante la Vivandière. Signalons les vieilles chansons *C'est l'adjudant Tumouche*, *C'est Stofflet qui avait promis*, la fricassée du troisième acte, le récit de La Balafré (Fugère), fait au « pas de charge » d'un vieil air, une véritable trouvaille scénique, un intermezzo assez déve-

loppé et d'un beau caractère. Il est inutile, je pense, de parler du succès de la vivandière Delna et de la façon incomparable dont elle a composé, comme voix et comme jeu, le rôle de Marion. Mais une artiste de cette valeur ne devrait-elle pas être réservée à d'autres œuvres ? Marion nous fait-elle oublier la Didon des *Troyens* ? M. Fugère est fort amusant dans le sergent La Balafré, une de ses meilleures créations. M<sup>les</sup> Laisné et Clément complètent un excellent quatuor vocal, pour ne citer que les principaux personnages.

La saison symphonique est terminée ou à peu près ; dans ma prochaine lettre, j'aurai quelques mots à dire des derniers concerts, mais surtout, j'aurai à vous parler d'une audition des plus intéressantes et des plus remarquables, l'*Or du Rhin* exécuté intégralement dans une réunion d'amateurs et devant quelques privilégiés, parmi lesquels votre correspondant a eu l'heureuse fortune de se trouver.

ELIE POIRÉE.



#### NOUVELLES DIVERSES

GENÈVE. — L'infatigable directeur de notre théâtre, M. Dauphin est déjà entré en pourparlers avec divers artistes pour la saison prochaine. Nous apprenons entre autres que M<sup>le</sup> Gastineau (*alias* Kerlord), déjà connue du public genevois, et M. Gaston Lataste, première basse chantante, sont définitivement engagés. Ce dernier est un jeune Bordelais, élève de son oncle M. Lodoïs Lataste, compositeur à Bordeaux, et de l'école Ambre-Bouichère à Paris ; on en dit le plus grand bien.

— Le *Chœur mixte de Notre-Dame*, dont on se rappelle les concerts de musique sacrée, donnés l'an dernier et antérieurement déjà, annonce pour le courant de l'été une série d'auditions des plus intéressantes et qui ne manqueront pas d'attirer la foule aussi bien que les amateurs sérieux de musique d'église. Ces auditions au nombre de six (mai, juin, juillet, août, septembre, octobre), sous la direction de M. Georges Humbert et avec le concours d'artistes et d'amateurs, emprunteront une notable partie de leurs programmes au célèbre répertoire des « Chanteurs de St-Gervais », à Paris. Le public genevois apprendra ainsi à connaître un certain nombre de grandes